

Sacha Erbel

Extrait de

***La mort est parfois
préférable***

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^e et 3^e a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2022, Tarnada Éditions

Il s'approche de moi, le couteau en avant, menaçant. Sous la lune blafarde, je le poursuis à un rythme effréné jusqu'à me retrouver dans une rue lugubre et mal éclairée.

Je l'ai perdu. Il est où ?

Une averse récente a transformé les pavés en véritable patinoire, et mes chaussures de ville n'accrochent plus le bitume, au point de me faire glisser et tomber. C'est pas le moment, merde !

Je me relève rapidement et tourne sur moi-même, cherchant le fuyard.

Je mets quelques secondes à reprendre mes esprits après ma chute, mais je suis prête maintenant.

J'avance lentement dans le passage, tous mes sens en alerte. Une goutte de sueur dégouline dans le bas de mon dos et s'écrase sur la ceinture de mon pantalon.

Et je le vois. Il est sorti du coin le plus obscur de la rue et il revient sur ses pas. Mon instinct me souffle que les rôles se sont inversés. De chasseur, je suis devenue gibier.

Comment peut-il se tenir aussi près de moi ? C'est comme si je venais de louper une séquence de film. À un moment, il est au bout de la rue et l'instant d'après, il est si proche que je peux sentir son haleine fétide.

Les yeux rivés sur mon agresseur, je recule jusqu'au mur derrière moi. Je devrais agir, sauf que je suis happée par ce regard étrange. Il m'hypnotise presque, se dresse devant moi, un couteau prolonge sa main.

Je veux saisir mon calibre, mais l'étui est vide. Quoi ?! Instinctivement, je jette un coup d'œil à mon ceinturon. Il a dû tomber pendant ma chute.

L'homme profite de ma confusion pour plonger la lame dans mon ventre. Chaque millimètre qui s'enfonce

dans ma chair provoque une souffrance si intense que je hurle de douleur. Je sens les tissus se déchirer au passage de l'acier effilé. Mon souffle se coupe alors qu'il plante son arme jusqu'à la garde.

Mon regard reste accroché au sien comme un défi. J'observe son sourire mauvais. Pourquoi me fait-il cela ?

Ce n'est pas la première fois que je le croise. Je souffre le martyr. Je ferme les yeux. Les larmes qui y stagnaient se mettent à couler. Mon visage tourné vers le ciel, j'attends un apaisement quelconque qui ne vient pas. Au contraire. C'est de pire en pire. L'élançement se propage jusque dans ma cuisse droite, j'ai envie de crier.

Paralysée, je porte de nouveau mon regard sur mon assaillant. Il a disparu. Je le cherche. Ma respiration se bloque, sans doute la douleur mêlée à cette peur qui me prend aux tripes.

Comment s'est-il volatilisé aussi vite ?

Maintenant seule dans cette ruelle, j'ai terriblement chaud.

Je pose ma main au niveau de la blessure. Pas de sang ni de plaie. Uniquement cette pointe de douleur, si horrible qu'elle me force à me plier en deux. Mes jambes menacent de céder, ma vision se trouble.

Les ténèbres m'enveloppent tout entière...

*

5 heures du matin.

Le mal la ramène à la conscience. Elle se réveille petit à petit. La sueur en train de refroidir sur son corps tremblant lui donne des frissons. Son T-shirt, ses draps, tout est humide de transpiration et de ce reliquat de peur. Subconscient qui annonce la violence de la crise, de la douleur...

Elle soupire, les yeux humides, de se faire cueillir encore une fois pendant son sommeil par cette salope-rie. Elle se sent si fatiguée.

D'un geste précis, elle attrape une plaquette d'anti-douleurs sur sa table de chevet, et gobe un cachet. Elle n'a même plus le courage d'aller chercher un verre d'eau, elle le croque directement. Le goût amer et dégueulasse se répand sur ses muqueuses. Il déforme ses traits d'une grimace. À défaut de voir disparaître sa souffrance, le médicament l'atténuera quelques heures, jusqu'à la prochaine fois.

Ses pensées sont aussi voilées et mornes que le ciel quand elle ouvre ses stores.

Elle fait chauffer de l'eau pour son thé, puis insère deux tranches de pain dans son toasteur pour apaiser son estomac. Son chat, Guizmo, en profite pour faire une apparition en miaulant.

« Oui, ça vient ! T'as faim, j'ai compris ! »

Quand la vieille bouilloire, chinée à la brocante de son quartier, émet son sifflement typique, Yan se tient encore le ventre, légèrement courbée en avant. Elle arrose son sachet d'English Breakfast et sa rondelle de citron d'un demi-litre d'eau pour étancher sa soif du matin. Cette impression d'avoir bouffé du sable ne s'estompe qu'après s'être désaltérée.

Elle se traîne comme un zombie jusqu'à la salle de bains, se débarrasse avec mollesse de son pyjama en pilou. Loin de se sentir sexy, c'est encore pire quand elle se regarde dans le miroir.

En se glissant sous la douche, elle évite de croiser une nouvelle fois le reflet de cette silhouette qu'elle supporte de moins en moins depuis l'adolescence : ses jambes fines, ses seins lourds et volumineux, son embonpoint abdominal qui ne cesse de s'accroître la complexent depuis dix ans.

Elle laisse couler le jet d'eau brûlante sur son ventre puis sur son dos. Un soupir de bien-être chasse les vapeurs contenues dans la cabine de douche.

Ses muscles commencent à s'éveiller, son esprit se libère peu à peu de ce cauchemar. Elle tend le bras, attrape son peignoir, l'enfile à la hâte et se dirige vers son armoire pour y choisir ses affaires avec soin.

Un look masculin-féminin, mais sans aucun doute une vraie fille. Petit plaisir futile : elle adore s'habiller. Les boots à talons plats, les sacs à main... les bagues. Au-delà du camouflage que représentent ses tenues, le shopping, le toucher des tissus, les sentir filer sous ses doigts... Elle en ressent une certaine sensualité et imagine comment elle va marier les pièces. C'est une véritable bulle de plaisir pour elle. Quand Yan entre dans sa boutique préférée de fringues italiennes, elle pose ses affaires sur le fauteuil trônant au milieu du magasin, comme si elle était chez elle. Et la valse des essayages commence. C'est sa façon à elle de s'aimer un peu plus, et peu importe si cela semble superficiel à d'autres. « L'Araignée » fait parfois d'elle une loque, une coque vide tremblante. Quand elle s'habille elle se sent devenir juste un être humain. Même si tout cela n'est qu'un paravent, il lui permet néanmoins d'avancer chaque jour, et de se donner une certaine prestance.

Un peu revigorée par la douche, elle se pare de ses artifices, structure sa coupe en l'ébouriffant un peu et retourne devant le miroir de la salle de bains. Elle sourit à son image, satisfaite de cette nouvelle couleur de cheveux qui apporte un reflet bleuté à son noir corbeau.

Reste maintenant à cacher ses cernes, résultat d'un déficit évident de sommeil. Le charbonneux de son maquillage dissimule le gonflement de ses yeux d'avoir encore pleuré. Tout le secret est là. On creuse en étalant un fard gris ou noir. C'est imparable.

Enfin, la touche finale, mais pas la moindre : les bagues imposantes qu'elle passe à ses doigts longs terminés par ses ongles laqués de noir.

Yan contourne son lit, ouvre son armoire dissimulant son « baby coffre-fort ». Elle compose le code.

Un léger clic se fait entendre, lui permettant de récupérer son arme de service.

Il est temps d'aller bosser.

Une caresse à Guizmo, son masque de jovialité parfaitement posé, et elle claque la porte de son appartement avant de sortir dans la grisaille d'une Lille morne et froide.

C'est son plaisir coupable à lui.

Quand la journée a été compliquée, quand les emmerdes s'accumulent en une énorme pile de dossiers sur son bureau, il se fait livrer une barquette de sushis du restaurant japonais le plus proche. Ensuite, il se donne une heure limite pour fermer ses fichiers, s'installe au volant de son SUV dernier cri, et met les gaz pour se rendre dans ce bar. Son refuge.

Sa phase de travail étant terminée, il peut embrayer sur la seconde. Celle de la « chasse ». Son cœur bat plus fort, plus vite en pensant à la suite de son programme.

Avant de sortir de son véhicule, il relâche l'entrave de sa cravate, ouvre les deux premiers boutons de sa chemise. La chevalière en or de son père scintille à son annulaire. Il ne la quitte jamais, y compris pour dormir ou pendant ses « occupations ». À partir de cet instant, la nuit est à lui.

Le souffle court, les yeux brillants d'excitation, il se met en recherche de celui ou celle qui le fera vibrer pour la nuit. Juste une nuit, c'est bien suffisant.

Il aime que l'objet de sa convoitise soit plus jeune que lui, et androgyne de préférence. Pas trop de reliefs surtout. Que les femmes ressemblent à de jeunes hommes et que les hommes aient un physique à la limite du féminin, c'est ça qui l'attire.

En entrant dans le bar, il s'installe directement au comptoir comme à son habitude et commande sa bière. Toujours la même. Tout le monde a ses petites habitudes.

Le serveur fait glisser la Leffe devant lui. Jamais de verre pour ce client-là. « Les verres, c'est crade. File-moi une serviette que j'essuie le goulot ! » *Le revoilà avec ses TOC de propreté, celui-là*, pense l'employé

du bar, un rictus d'agacement sur le visage. *Et surtout pas un « merci », ça lui écorcherait la gueule.*

« Chevalière en or » observe le barman d'un air arrogant, comme s'il l'avait entendu penser.

Il porte la bouteille à ses lèvres. Il sent dans son dos un regard persistant posé sur lui. Il tourne lentement la tête vers l'intrus : pas du tout son genre. À l'opposé même. Plus vieux que le profil qu'il recherche d'habitude. Dans les 35 ans, à vue de nez. Une moustache. Encore un qui se prend pour Freddie Mercury.

« Chevalière en or » fait de nouveau face au comptoir, sans plus prêter attention à cet homme au regard pourtant captivant. Quelques secondes de réflexion : le changement a parfois du bon. Casser la routine permet d'éprouver des sensations différentes. Varier les plaisirs pour ne pas se lasser. Voilà le secret. La résistance du corps pourrait être plus importante, plus sanguine. Comme une sorte de duel, d'affrontement même. Deux gladiateurs dans une arène. Voilà que l'idée commence à le stimuler. Il pourrait en profiter pour tester ses nouveaux « jouets ».

Et puis merde ! La tentation est trop forte, il a envie de le regarder encore une fois.

Un frisson le gagne quand il se rend compte que « Freddie » se tient à quelques centimètres de lui. Si près, qu'il peut sentir son souffle sur son visage. Les prunelles de l'homme brillent d'une intensité si vive que, pour la première fois depuis bien longtemps, il s'en trouve déstabilisé. Ce qui ne fait que s'ajouter à ce début d'excitation qui monte en lui. Même les quelques poils s'échappant de l'encolure de son T-shirt ne le dérangent pas vraiment à cet instant.

Il fait tourner sa bague autour de son doigt, signe d'une nervosité croissante.

Les présentations sont brèves, la conversation superflue, et « Chevalière en or », vêtu de son costard, invite Freddie et son marcel moulant à le suivre dans son antre. Il ne voit aucun inconvénient à *les* conduire

chez lui, au contraire. Il a la sensation de les posséder dès leur arrivée. Il prend l'ascendant et le contrôle sur eux en devenant dominant.

Ce soir, il va pouvoir tout envoyer valser. Son boulot, les convenances, ce politiquement correct qui régit sa vie depuis des années. Cette bisexualité, il ne la refusait pas, et pourtant...

Gamin, il en avait innocemment parlé à son père. Il adorait son père. Il représentait tout pour lui et il pensait pouvoir lui raconter tous ses secrets. Ils partageaient de si bons moments tous les deux.

Quand ils partaient se promener au parc, il glissait toujours sa petite main dans celle de son père, celle ornée d'une chevalière en or. Il l'aurait reconnue entre mille. Il en caressait les reliefs de son doigt d'enfant, symbole de ces moments fugaces, mais privilégiés. Au point que son jeune frère Thomas allait bouder dans son coin, cachant aux yeux de tous cette douleur par une colère dissimulée mais bien présente.

Il devait avoir 9 ans quand, avec son esprit et ses mots d'enfant, il confia à son père avoir une amoureuse et un amoureux. « Comment peut-on avoir une amoureuse et un amoureux ? Un garçon ne peut avoir qu'une amoureuse ! Retire ce que tu viens de dire ! Tout de suite ! » avait explosé son père, tout à coup tourné vers l'amertume et l'agressivité. L'enfant ne le reconnaissait plus. La belle complicité qu'il entretenait avec lui s'était alors effritée en quelques secondes. Ce père, si fier de sa virilité, n'osait plus toucher sa progéniture ni même poser son regard sur lui. Malgré son jeune âge, il avait bien vite compris le sentiment nouveau développé par son paternel : la honte.

Les humiliations commencèrent à l'adolescence. L'enfant fut envoyé dans un centre catholique pour suivre, ou plutôt subir, une « thérapie de conversion ». Le but était de lui faire retrouver le soi-disant « droit chemin ». Il n'était pas question que son fils évolue dans la vie avec une sexualité « débridée », disait-il. Il

le considérait comme malade et, en tant que père, il se devait de le guérir. Le jeune garçon tenta de se convaincre d'une hétérosexualité chimérique et n'en reparla plus jamais.

Il s'échappa du foyer familial dès qu'il en eut l'occasion. Quelques années plus tard, son père quitta cette terre, emportant avec lui les mots de réconfort et de compréhension que son fils aurait aimé entendre.

Le jour des obsèques, il se rendit dans la chambre parentale, cherchant la fameuse chevalière en or. Il tenait plus que tout à la retrouver. Elle symboliserait désormais sa revanche sur ce père l'ayant rejeté toute sa vie. C'est sa mère qui la lui remit. Sans rien dire, elle savait la signification de cette bague et quelle satisfaction ce serait pour son fils de la posséder.

Finalement, son géniteur le hante toujours. Depuis, « Chevalière en or » vit dans la plus complète rectitude. En apparence seulement : dès qu'il passe la porte de ce fameux bar, il peut enfin exister et... se lâcher.

Et si cette recherche d'androgynie chez ses conquêtes était en partie une façon de se dédouaner et de confondre les genres ?

Ce soir, c'est un homme qu'il prendra dans ses filets, et il a envie de lui faire mal. Le souvenir de son paternel lui revient comme une gifle : les poils, les muscles dessinés, la barbe de trois jours et cette moustache. C'est peut-être l'occasion pour lui de se confronter à l'image très masculine et imposante de son père. Lui-même correspond à cette image très virile. Il fait du sport tous les jours, s'entretient à l'image de l'homme qu'était son père. Il croit ainsi cacher sa vraie nature derrière ce semblant de normalité.

*

Vieux Lille.

« Chevalière en or » pousse une énorme porte cochère ornée d'un heurtoir en bronze : une tête de démon. Derrière elle, une ancienne écurie transformée en un magnifique loft constitué de voûtes et de vieilles pierres. La décoration mêle art contemporain, antiquités, et toiles abstraites, cassant ainsi l'aspect presque gothique des lieux.

Sa « rencontre d'un soir » reste sans voix devant cet étrange et immense appartement. Tout est rangé à la perfection. Rien ne traîne, pas comme dans sa chambre de bonne.

Il tourne sur lui-même, les yeux brillant d'excitation.

Le propriétaire actionne le bouton d'une télécommande. Les notes cristallines et mélancoliques de *Madame Butterfly* emplissent l'espace et résonnent entre les murs. L'atmosphère de l'opéra tragique de Puccini semble prendre possession des lieux. Une vague de chaleur submerge l'invité. « Chevalière en or » s'approche et lui caresse la joue.

« Tu transpires ! Je vais nous faire couler un bain », lâche-t-il en quittant la pièce.

Cette réflexion résonne dans l'esprit de l'homme comme une humiliation. Il n'en montre rien et lui adresse un sourire timide. Il déambule dans l'appartement avant d'être attiré par une vitrine dans laquelle est exposée une série de... têtes en cire ! Elles semblent si réelles que c'en est troublant.

« On dirait de vieux guerriers, comme dans *Les Sept Samourais* d'Akira Kurosawa ! Tu connais ? demande le visiteur sans quitter les objets des yeux.

– Hein ?

– Non, rien ! »

De toute façon, il n'attendait pas vraiment de réponse.

Il continue son exploration quand, à droite de la bibliothèque, un cadre posé sur un guéridon l'interpelle. Persuadé d'avoir mal vu, il saisit la photo. Sa mâchoire se contracte et ses jointures blanchissent...

Au même moment, « Chevalière en or » se dirige vers le dressing de sa chambre, un léger sourire au coin des lèvres. Il attrape un sac de voyage en toile épaisse, de couleur fauve, placé en haut d'une étagère et le laisse tomber à terre. Il rabat les poignées sur les côtés, puis fait glisser la fermeture Éclair.

Il ne pense qu'à son plaisir à venir. L'excitation le gagne. Plus rien d'autre ne compte et son cœur bat de plus en plus vite. Pourquoi ne pas tester de nouvelles idées ? Celles qu'il conserve dans un coin de sa tête depuis quelque temps. Il n'osait pas passer le cap, mais aujourd'hui...

Il se perd dans ses fantasmes pour choisir les meilleurs accessoires. La voix de la cantatrice s'élève et on peut presque ressentir sa présence, sa plainte s'étirant douloureusement.

Il n'entend pas son invité arriver derrière lui. Ce dernier sort « son jouet à lui » de la poche de son blouson. Le poing américain en acier brille lorsqu'il le glisse lentement entre ses doigts.

Il attend patiemment que le propriétaire des lieux se rende compte de sa présence. Rien ne presse... Il veut voir ses yeux. Il veut les voir exprimer la surprise puis la peur au moment où l'avalanche de coups s'abattra...

L'homme se retourne enfin. Plus que quelques secondes...

Et il peut ainsi libérer toute sa rage : le premier pain ouvre sa pommette comme un fruit bien mûr. Un cri de douleur s'expulse de sa bouche en même temps qu'un jet de salive ensanglantée. Une minuscule goutte gicle sur la chevalière en or.

Son casque sur la tête devant son ordinateur, Yan saisit son mug « Reine des Majorettes », offert par ses collègues lorsqu'elle a pris son grade de major il y a quelques semaines, et avale une gorgée de café froid. Mika, dit « Granulé », s'affaire à l'enregistrement de scellés.

Yan tente de se concentrer sur la conversation creuse et sans intérêt qu'elle écoute. Les zonz¹ ne sont pas la partie la plus excitante du boulot. Le plus souvent, les gars se doutent qu'ils sont traqués. Par conséquent, ils font très attention à leurs échanges.

Aujourd'hui, c'est particulièrement assommant, au point que, les yeux posés sur cette photo de l'école de police encadrée sur son bureau, elle finit par se perdre dans un passé souriant et insouciant...

Son année de scolarité à Roubaix : la première fois qu'elle endossait la tenue d'uniforme. La fierté, les rencontres aussi improbables qu'attachantes. La vie en communauté, c'était nouveau. Elle ne cachait d'ailleurs pas son enthousiasme. Tout ça la stimulait. Il était plus que temps pour elle de sortir de ce cocon familial et de prendre enfin son envol, toute seule. Un besoin d'émancipation la brûlait, elle voulait se prouver à elle-même que, malgré ce que pensait sa famille, elle était capable de construire son propre avenir. Qu'il était bon ce sentiment de revanche et de liberté quand elle avait reçu le courrier lui signifiant sa future intégration à l'école de police. Le jour de la cérémonie de sortie d'école, elle avait pleuré de fierté alors que tous les élèves lançaient leurs casquettes en l'air comme le voulait la tradition.

¹ Écoutes téléphoniques.

Un an plus tard, elle se retrouvait affectée au commissariat central de Lille, à la brigade de nuit.

L'équipe venait de finir sa crêpe complète. Une sorte de torpeur s'était installée au fil de cette nuit calme, trop calme, quand le chef était entré dans la salle de pause et avait tapé un grand coup sur la table.

« On se bouge, les gars ! »

Une personne décédée, semblait-il. Yan n'en savait pas davantage. Pourtant, une montée d'adrénaline fulgurante avait eu raison de son léger endormissement. Tout l'équipage s'était activé dans les couloirs du poste.

Quand elle avait demandé de quoi il retournait, elle avait essuyé un : « On t'expliquera sur place ! Magnetoï le cul, 'Tiote ! »

Encore une fois, elle avait l'impression d'avoir posé une question idiote. Elle s'en voulait. *Ferme ta bouche et observe ! C'est ça que tu dois faire ! Juste ça !* Cette fameuse intervention dans un immeuble cossu des années 1900 était restée gravée dans sa mémoire.

Les effectifs avaient pénétré dans une cage d'escalier très étroite. Un tapis un tantinet élimé recouvrait le parquet craquant.

Et la voilà, Yan la petite nouvelle, attendant sur le palier. Le chef de PS, un « ancien », pour ne pas dire un « vieux briscard », la faisait poireauter depuis une heure déjà, toute seule devant cette porte dont le vernis s'écaillait par endroits. Il lui aurait suffi de gratter avec son ongle pour en enlever une bonne partie. Mais elle n'avait touché à rien. Elle devait attendre sagement. Le chef, avec ses moustaches et son regard dur, lui avait aboyé dessus : « Tu restes là et tu bouges pas une oreille jusqu'à ce qu'on revienne. Compris ? »

Bah oui, j'ai compris, je ne suis pas neuneu ! Pourtant, à cette heure où tout était silencieux, elle se demandait bien ce qu'elle faisait là.

Une douceâtre odeur d'urine venait chatouiller ses narines. Un chien-chien à sa mémère qui s'était oublié sur le paillason, sans doute.

Derrière cette porte, il y avait un cadavre. C'est la seule chose qu'elle savait. Mais dans quel état ?

D'ailleurs, si ça se trouve, c'était la fameuse mamie du chien-chien, morte, en train de se faire bouffer les intestins par son meilleur ami à poil dur. Voilà à quoi Yan pensait à cet instant. Et à un tas d'autres questions aussi. Une pointe d'angoisse naissait au creux de son estomac. Nouvelle dans la profession, elle ne savait pas grand-chose des procédures. *Est-ce que c'est comme ça à chaque fois ? Pendant combien de temps je vais sécher là ? À quoi ça ressemble un cadavre ? Et l'odeur ? Paraît que c'est terrible et qu'on s'en souvient toute sa vie !*

L'apprentie policière avait reniflé en fronçant le nez. Rien de particulier. *Peut-être que le cadavre est frais...* Cette foule de sentiments s'entrecroisait dans son esprit. Elle continuait à fixer cette porte comme si elle pouvait l'aspirer dans une dimension parallèle. *Et si le cadavre n'était pas tout à fait... mort ?*

BAM !...

Yan avait poussé un cri complètement incontrôlé. Quelqu'un venait de donner un grand coup dans cette fameuse porte. Quelqu'un qui était... à l'intérieur.

Son esprit cartésien s'était évaporé en une fraction de seconde pour laisser place à une trouille viscérale, telle une terreur enfantine. C'est dans ces moments-là qu'un sentiment irrationnel se manifeste. Son cœur battait à cent à l'heure, et pas seulement dans sa poitrine. Dans ses tempes, aussi.

La poignée avait commencé à descendre, puis plus rien. Une sueur froide perlait sur son front. Elle était pourtant sûre de ce qu'il y avait de l'autre côté. Elle n'avait aucune raison de ne pas croire ses collègues. Une personne décédée gisait dans cet appartement. Et s'ils le disaient, c'est que c'était vrai.

Elle avait sursauté et la peur s'était amplifiée quand la poignée, toujours de l'intérieur, s'était remise à bouger de haut en bas, cette fois d'une manière frénétique.

L'instinct de Yan l'avait poussée à reculer, sans lâcher une seconde cette porte des yeux. Sa raison résistait. Un peu. Tant qu'elle restait à vue, elle n'abandonnait pas son poste, pas vrai ?

Elle frottait ses mains moites sur ses cuisses, et dans un énorme fracas, la porte s'était ouverte d'un coup. Son cœur allait se décrocher, c'est sûr !

Elle avait perdu l'équilibre mais deux bras puissants l'avaient retenue avant qu'elle ne tombe à la renverse dans les escaliers. Effrayée et désorientée, il lui avait fallu quelques secondes pour reprendre ses esprits, pendant que ses collègues s'esclaffaient. *Non, mais qu'est-ce que c'est que ce délire ? Sont cons ou quoi ?*

« Génial, Pedro, ça marche à tous les coups ! La gamine a eu les chocottes de sa vie ! Allez, c'est bon. Intégration validée ! »

Yan avait tourné sur elle-même : l'équipage complet de la police secours se marrait comme devant un spectacle comique. Tous s'étaient rapprochés en applaudissant.

Le fameux Pedro était flic lui aussi. Il lui semblait l'avoir déjà aperçu au poste, mais dans une autre brigade. C'était son propre appartement et ils aimaient organiser ce genre de bizutage avec la plupart des nouveaux.

Yan s'était très vite reprise et avait tenté de montrer un peu de prestance, enfin ce qu'il en restait. Elle ignorait si elle devait rire, pleurer ou râler :

« Comment ça “intégration validée” ? »

– Au moins, on sait que tu es humaine ! T'as eu la trouille, et pour nous c'est rassurant. Saine réaction ! Tu es “normale”, quoi ! Bienvenue dans la Grande Maison, 'Tioté ! »

Depuis, les temps ont bien changé. Certains anciens sont partis en retraite, d'autres sont toujours là, comme elle, avec un peu plus de bouteille, et beaucoup, beaucoup moins de naïveté.

« T'es avec moi, 'Tioté ? T'as un truc intéressant dans le bazar ? demande l'intrus en la surplombant de toute sa hauteur.

– Hein ?... Merde, Brath, tu veux ma mort ou quoi !? » crie Yan, le casque encore sur les oreilles.

« Brath », c'est sa façon à elle de le prénommer. Brath pour Barth, Barthélemy.

Un soir de cuite, il y a de cela plus de vingt ans, la langue de Yan avait fourché sur la prononciation du prénom de son ami. L'alcool aidant, il était devenu « Brathélemy », pour finir en « Brath ». Le temps est passé, mais le surnom est resté et ce « r » à la mauvaise place également.

Son flair et sa précision font de lui un flic hors pair, à l'ancienne. Bourru avec un côté pince-sans-rire, il est comme ça, Brath. À l'école de police, il était le plus sérieux de la classe. Et puis, au fil des soirées passées ensemble, ils sont devenus quasiment inséparables, sur la même longueur d'onde conneries. Depuis tout ce temps, à part ses cheveux grisonnants, il n'a pas changé, toujours la même bouille. Pas d'histoire de séduction entre eux. Elle est « son pote » et pour elle, il est une sorte de frangin.

Brath se poste devant elle en attendant qu'elle coupe l'enregistrement. Elle le scrute, lui et son sourcil gauche en accent circonflexe qui lui donne une perpétuelle perplexité dans le regard.

Yan éclate de rire quand Thierry, chef du groupe de Brath, entre dans le bureau. Monsieur flegme en personne. Des origines britanniques, peut-être ? Toujours la mine sérieuse, mais pas une once de méchanceté.

« Brath, tu vas avec Michel (encore un surnom, car le collègue en question ne s'appelle pas du tout Michel) sur une découverte de cadavre. Un mec retrouvé décapité dans sa caisse.

– C'est pas le pied ! répond Brath.

– Tu l'as dit ! Bon, deux joggeurs voient un véhicule en plein milieu d'un champ, ils se rapprochent et

tombent sur le cadavre, au volant de sa voiture, la tête ailleurs !

– C'est à celui qui fera le jeu de mots le plus pourri, c'est ça ? Plus sérieusement, c'est à quel endroit ?

– En périphérie de Lille est. Vous allez sur place pour les constat'. Je viens d'avoir le proc. Tiens, voilà l'adresse », ajoute le chef de groupe en décrochant un papier de son bloc-notes et en le tendant à Brath. « Dis donc, tu dors bien en ce moment ?

– Ouais, pourquoi ? » fait ce dernier, perplexe.

Thierry l'observe, insondable, avant de lâcher :

« Je trouve que t'as la tête dans le cul ! »

Brath lève les yeux au ciel, soupire et se tourne vers Yan. Elle grimace. Elle a beau être habituée, la décapitation lui donne toujours des sueurs froides.

« Beurk ! Je préfère pour toi que pour moi ! glisse-t-elle à son ami.

– T'inquiète, Yan, j'ai du boulot pour toi aussi. Tu vas avec Granulé sur une scène de crime dans le Vieux Lille. »

Ça, c'est la voix de Luce, commandant et responsable de l'autre groupe, auquel Yan appartient. Elle passe la tête par l'entrebâillement de la porte, un petit sourire malicieux sur son visage. Yan éteint son ordinateur, pose le casque audio et lance un :

« Quelle chance ! Deux scènes de crime à trente secondes d'intervalle. Et on a droit à quoi, nous ?

– Un mec, noyé dans son bain, la tronche défoncée, a priori, c'est son appart. Vous y allez et vous me tenez au jus. Le proc est un peu sur les dents, là !

– Tu m'étonnes.

– Des journalistes sont déjà sur place.

– Pourquoi ?

– À toi de me le dire. Bon, maintenant, filez, tous les deux ! »

Fin de l'extrait



Taurnada Éditions

www.taurnada.fr